

Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 22 (1965)

Heft: 8

Artikel: Les jeunes et la montagne

Autor: Brunner, Hans

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-996417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les jeunes et la montagne

Par Hans Brunner, Macolin

Faut-il ... ou ne faut-il pas ?

Choisir pour ou contre, c'est aussi affirmer une certaine conception de l'existence. Dans ce monde bien ordonné qu'est notre Suisse, combien d'individus pour lesquels tout gravite autour de leur seul moi ! Soupçonneux envers tout ce qui, de près ou de loin, pourrait toucher à leur bien-être et compromettre leurs chances de profit, ils ne s'aventurent dans la vie que derrière le blindage des contrats d'assurance. Certes il en est encore, et Dieu merci, pour qui le bien de la société reste le seul idéal valable.

Le risque suit l'alpiniste comme son ombre. Celui qui pénètre dans l'univers du roc et de la glace entre dans un vaste jeu de hasard où règnent des forces imprévisibles, brutales et toujours incommensurables aux siennes. C'est dire que l'alpinisme aura toujours à compter ses pertes, en dépit des précautions et des calculs. Tout ce que nous pouvons faire — et devons faire — c'est rendre plus efficaces les mesures de sécurité afin de ramener le nombre des victimes à un minimum, et surtout exclure la possibilité d'accidents stupides.

« Maintenant allez-y ! Bonne chance à tous, et que Dieu conduise vos pas ! » C'est sur ces mots qu'un grand alpiniste nous licencia, il y a déjà bien des années, après nous avoir remis notre brevet de guide. L'été ne s'était pas encore achevé que, par trois fois, les mottes de terre tombaient sur le cercueil d'un camarade. Et il ne fallut rien de moins que ces fosses ouvertes pour nous enseigner combien les dernières paroles de notre maître étaient empreintes de sagesse et d'humilité.

On est exposé en montagne à des dangers objectifs : chutes de pierres, avalanches, ou autres, face auxquels des forces jeunes et une technique irréprochable ne sont que néant. Mais on peut aussi exposer sa vie, et même la perdre, parce que l'on a un équipement inadéquat, des compétences techniques insuffisantes, ou parce que l'on n'a pas su reconnaître le danger là où il est. Ce sont là ce que l'on appelle des dangers subjectifs. Lorsqu'ils sont à l'origine d'un accident, il est bien rare que l'on puisse dire jusqu'où il y a faute, et à quel moment la fatalité entre en jeu. S'il est des pièges qu'une solide expérience permet de reconnaître à temps, il en est d'autres auxquels le plus

vieux renard se laissera prendre. Et qui s'avisera alors de décider, après coup, que l'alpiniste pouvait voir tel danger, et que tel autre devait lui rester caché ! La chronique des accidents de montagne parle un langage parfaitement clair : chaque année, à côté d'innombrables novices qui ont couru au désastre en n'ayant pour tout bagage que leur naïve confiance en soi, on y rencontre quelques noms connus, voire célèbres. Celui qui connaît réellement la montagne se garde de tout jugement hâtif sur les erreurs humaines, surtout lorsqu'il s'agit du malheur des autres. C'est qu'en général il ne sait rien des circonstances du drame, ou fort peu de chose. D'autre part, sa propre expérience est là pour lui rappeler, par exemple, que ce qui apparaissait au départ comme une descente sans histoire, suivant un itinéraire réputé facile, devient tout à coup un problème quasi insoluble, parce que les conditions ont changé. D'une heure à l'autre, la pierre peut s'être recouverte d'une mince carapace de glace, une tempête de neige peut avoir crépi de blanc tous les rochers environnants ; faute d'y voir quelque chose, comment apprécier la situation ? comment se décider ? Il en est de même lorsque, sur le plus insignifiant des névés ou des glaciers, le brouillard noie couleurs, nuances et formes dans une impénétrable purée blanche, et que vos yeux endoloris sont incapables de vous dire si deux mètres devant vous s'élance une pente abrupte d'où peut fondre l'avalanche, ou s'ouvre un gouffre.

« Quand on tente le diable, il ne faut pas s'étonner si... » Ainsi raisonnent ceux que le risque ne tente pas et qui taxent volontiers d'écervelés les plus téméraires qu'eux. Il est inutile d'ergoter sur ce point : l'alpiniste s'expose au danger. Aussi celui qui rejette en bloc l'alpinisme ne manque-t-il par d'arguments inattaquables. Et c'est surtout lorsqu'on aborde le cas des jeunes que ces objections prennent tout leur poids. Plus que jamais, le bilan des défaillances humaines est



lourd lorsque des adolescents affrontent l'Alpe et ses inflexibles réalités — même abstraction faite de leurs aptitudes techniques ou de leur expérience. Les exemples ne manquent pas, qui montrent sous un éclairage particulièrement brutal combien les jeunes gens sont vite au bout de leurs ressources physiques ou morales. Sans compter qu'un équipement médiocre, voire franchement mauvais, est presque toujours de règle chez eux.

Mais — car il reste quand même de la place pour un mais — a-t-on jamais vu qu'une grande action ne comporte aucun risque ? Relisons simplement l'histoire des grandes conquêtes, celles de la mer ou de l'espace. Notre génération n'a-t-elle pas assisté aux premiers départs vers le cosmos ? Certes, on reste en droit de se demander si les performances de ces pionniers ont tant soit peu contribué au bien de l'humanité. Mais un Wilhelm Conrad Röntgen et bien d'autres savants avec lui ont aussi pris des risques, et la question de l'utilité de leurs découvertes ne se pose pas. Que serait la Suisse, si nos ancêtres en étaient sagement restés à une estimation préalable des pertes et profits ? Qui fera jamais le bilan des risques qu'ont assumés tous les sauveteurs, en montagne, sur les flots ou ailleurs ? Pour ne parler que de la récente intervention des parachutistes belges au Congo !

Ne pas vouloir affronter le danger face à face, c'est à tout jamais renoncer à s'affirmer. N'oublions pas non plus que les heures sombres de l'histoire furent aussi celles où l'humanité eut le plus soif d'hommes courageux. Les années d'avant-guerre et la funeste époque de 1939 à 1945 ne font nullement exception. Et n'allons surtout pas nous laisser bercer par l'agréable illusion qu'il nous suffira de vouloir, le moment venu, pour pouvoir, et que l'on verra bien, alors... Une fois de plus, l'histoire est là pour nous rappeler que des situations critiques virent certes naître des héros, mais que beaucoup d'autres humains restèrent les couards qu'ils avaient toujours été.

Celui qui se rend à de telles évidences dit aussi « oui » à l'alpinisme, et surtout pour nos jeunes. A ceux-ci la montagne peut apporter l'aventure qu'ils recherchent et que notre monde civilisé n'est plus à même de leur offrir. Point n'est besoin d'évoquer ici les exploits aussi aberrants que grotesques en lesquels s'extériorise un besoin inassouvi d'extraordinaire. Disons simplement que pour des forces juvéniles en ébullition, il n'y a pas de meilleur paratonnerre que l'alpinisme. La montagne mobilise l'homme tout entier, et pas seulement son physique. Elle le modèle, elle l'éduque. Que peut-on rechercher de mieux ?

Les possibilités

Le CAS a mis sur pied une organisation qui doit répondre aux besoins des jeunes et qui est un modèle du genre. L'Association des Amis de la nature, elle aussi, n'a pas oublié les adolescents ; elle leur offre l'occasion de se familiariser avec la montagne et de s'initier aux techniques de l'alpinisme. Dans le programme de l'EPGS enfin, la varappe est comprise comme cours à option. A titre d'exemple, en 1963 plus de 2100 jeunes sportifs s'y sont inscrits. Nous nous bornons ici à mentionner ces diverses possibilités qui sont offertes à tout futur citoyen, laissant à ceux qui s'y intéresseraient de plus près le soin de s'adresser aux organes compétents.

Les cadres

Dans l'alpinisme, tout gravite autour du guide ou du moniteur. Il est « patron » dont les décisions valent pour tous. Précisons qu'en général, ce principe hiérarchique est accepté sans autre et que l'autorité du chef se passe de paroles. Plus que chez des adultes encore, une telle répartition des rôles s'impose lorsqu'il s'agit de jeunes gens que l'on veut initier à l'alpinisme, car le moniteur n'est alors plus seulement un conseiller technique, mais bien plus un éducateur. Pour être vraiment à la hauteur de sa tâche, il devrait réunir un tel nombre de qualités que nous pouvons l'affirmer sans ambages : le maître parfait n'existe pas, ici pas plus qu'ailleurs. Pourtant, parmi les responsables des organisations de jeunesse, de même qu'à la tête de l'EPGS, il ne manque pas d'idéalistes qui font preuve d'aptitudes remarquables.

Un problème épineux se pose, par exemple, chaque fois que l'on constitue une équipe. Il faut travailler avec le bois que l'on a ; or, il en est de l'excellent et du moins bon — il y a les hardis et les timorés. Se lance-t-on dans une entreprise qui va enthousiasmer les plus forts, c'est trop demander aux moins doués. Si l'on règle au contraire son pas sur ceux-ci, on risque alors de passer aux yeux des meilleurs éléments pour un craintif qui n'est pas capable de s'attaquer à un morceau qui en vaille la peine. C'est que les jeunes ont soif d'aventure et recherchent volontiers le risque. Ils ne veulent pas se déclarer satisfaits de ce qu'ils considèrent comme une broutille, et allez leur expliquer qu'ils se trompent lourdement sur leurs propres forces ! Le dirigeant se voit donc constamment tiraillé entre ce que l'on voudrait et ce que l'on peut. Il ne faut rien moins qu'une bonne dose d'esprit critique unie à beaucoup de sang-froid pour être capable de décider, le moment venu, que l'on y va ou que l'on renonce. Sachant que l'on court le risque de couper à la racine tout le plaisir et tout esprit d'initiative, même légitime, il n'est pas facile de prendre une décision, on en conviendra aisément.

Le moniteur d'un groupe est responsable des jeunes gens qu'il a pris en charge. Cette responsabilité, accrue par les risques inhérents à l'aventure alpine en général et par ceux, imprévisibles, qu'entraînent les brusques changements de temps, devient alors écrasante, à tel point qu'il semble impensable que l'on puisse obliger quelqu'un à l'assumer. Ajoutez à cela que l'homme qui prend en main une équipe n'a, en général, pas encore eu l'occasion de prouver qu'il possède effectivement cette trempe d'âme et ce sang-froid qui doivent lui permettre, en cas de crise, de faire front et d'empêcher qu'un accident ne dégénère en catastrophe. C'est un fait bien connu que des alpinistes expérimentés et apparemment faits au feu ont dû être ramenés à la cabane dans un état d'hébétéude complète, parce qu'ils avaient été témoins d'une chute et que le choc nerveux les avait littéralement paralysés. On nous accusera de brosser un tableau bien pessimiste. Nous n'avions qu'un seul but : montrer combien est problématique la question du choix et de la formation des cadres. Il se dégage de ce que nous avons vu que diriger des adolescents en montagne doit rester l'affaire d'une élite. Et que l'on se garde bien de considérer comme qualifiés a priori simplement les meilleurs que l'on a sous la main !

Tiré de la revue trimestrielle du CAS « Les Alpes ». Traduit par R. Durussel.

La classe romande au Cours fédéral de moniteur d'alpinisme No 29

Cabane du Trient du 3 au 11 juillet 1965

Exercices

Pour

Grimper

Sûrement... telle pourrait être la signification d'EPGS après le cours de moniteur que nous avons suivi à Trient.

Le soleil n'a malheureusement pas daigné être tous les jours de la partie. A plus d'une reprise, nous avons même regretté de ne pas avoir de skis sous la main (ni sous les pieds).

Si cet inconvénient nous a empêchés d'allier toujours instruction et course, les nombreux exercices effectués autour de la cabane nous ont tout de même permis de faire un complet tour d'horizon de l'instruction alpine : encordage, assurance, varappe, taille de marche, de champignons et de boîtes-aux-lettres, sauvetage, rappels, etc., etc.

Sachant mettre à profit toutes les situations, nos chefs de classe ont profité de la multiplicité des conditions atmosphériques pour nous instruire à les prévoir et s'en protéger :

L'orage dont les déchargés électriques dressent et font grésiller les cheveux sur la tête, fait chanter le piolet et le rend dangereux compagnon, nous l'avons connu à la Pointe d'Orny.

Le brouillard qui voile le panorama obligeant les plus fins pifomètres à ne se fier qu'à la boussole, nous l'avons connu au Col du Tour et à la Fenêtre de Saleinaz.

La neige qui empêche une avance normale, fatigue les traceurs, bouleverse les horaires les mieux établis,

